



HAL
open science

Les origines de la médecine dans la Lettre 95 à Lucilius de Sénèque : une construction morale de l’histoire médicale

Jean-Christophe Courtil

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Courtil. Les origines de la médecine dans la Lettre 95 à Lucilius de Sénèque : une construction morale de l’histoire médicale. *Pallas. Revue d’études antiques*, 2021, 116, pp.141-159. 10.4000/pallas.21444 . hal-03254662

HAL Id: hal-03254662

<https://hal.science/hal-03254662>

Submitted on 9 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les origines de la médecine dans la *Lettre 95 à Lucilius* de Sénèque : une construction morale de l'histoire médicale

Jean-Christophe COURTIL
Université Toulouse-Jean Jaurès

L'intérêt de Sénèque à l'égard de la médecine apparaît clairement dans son œuvre philosophique¹. À travers l'usage de métaphores médicales, de comparaisons, ou même de développements autonomes, le philosophe stoïcien développe les théories physiologiques, pathologiques et thérapeutiques nécessaires à l'élaboration de sa pensée. Parmi les réflexions qu'il mène sur ce sujet, figure un historique de la science médicale présenté dans un long *excursus* au sein de la *Lettre 95 à Lucilius* (§ 15-29)². Sénèque y décrit la naissance et l'évolution de la médecine chez les Anciens, et propose une chronologie de l'apparition des différentes parties de la science médicale. Ce développement sur l'histoire de la médecine peut surprendre dans la mesure où l'auteur, d'ordinaire, ne se préoccupe guère de l'histoire, moins intéressé, nous dit-il, « par ce qui est fait que par ce qu'il faut faire »³.

En réalité, la présence de cet *excursus* trouve sa justification dans le sujet même de la lettre : Sénèque tâche d'y démontrer que la philosophie des préceptes ne suffit pas à faire naître la vertu, mais qu'il faut aussi pour cela des principes généraux. Pour ce faire, il prend l'exemple de la médecine qui, comme il l'affirme, est l'art le plus libéral et donc le plus proche de la philosophie : il existe en effet une analogie entre médecine et philosophie⁴, pratiques toutes deux divisées en écoles et qui possèdent leurs dogmes et leurs préceptes (§ 9). Sénèque va démontrer que, de même que l'antique sagesse reposait seulement sur des préceptes alors que la sagesse contemporaine a besoin de dogmes (§ 13), de même l'ancienne médecine a

1 Voir à ce sujet Courtès, 1958 ; Zaragoza Rubira, 1970 ; Genet, 1974 ; Gourevitch, 1974 ; Pisi, 1983 ; Setaioli, 1983 ; Stok, 1985 ; Migliorini, 1988 ; Pisi, 1989 ; Migliorini, 1997 ; Chambert, 2002 ; Dross, 2009 ; Courtil, 2015.

2 Sur l'opinion de Sénèque dans ce passage, voir Gourevitch, 1974 ; Bellincioni, 1979, p. 43 ; Stok, 1985, p. 417-421.

3 *QNat.* III, *Praef.* 7 : *Quanto satius est quid faciendum sit quam quid factum quaerere!* « Combien vaut-il mieux rechercher ce qu'il faut faire que ce qui a été fait ! » Voir Armisen-Marchetti, 1995.

4 Voir à ce sujet Pigeaud, 1981.

dû se complexifier pour faire face au mode de vie de ses contemporains. Les deux domaines ont ainsi connu la même évolution : l'éloignement de la morale primitive a entraîné le besoin de remèdes plus complexes dans les deux médecines, celle de l'âme et celle du corps (§ 14).

Les remarques de Sénèque concernant l'histoire de la médecine procèdent donc de deux idées principales : d'une part, l'élaboration d'une séquence chronologique présentant l'apparition successive des diverses branches de la médecine ; d'autre part, la justification de cette complexification progressive par la dégradation des mœurs. Si la séquence chronologique de la naissance des sous-divisions de la médecine, nous allons le voir, est tout à fait traditionnelle chez les auteurs médicaux eux-mêmes, sa justification l'est beaucoup moins. Celle-ci relève d'une construction qui procède de considérations non pas historiques, mais morales, que nous nous proposons d'étudier ici.

1. L'apparition chronologique des différentes « parties » de la médecine

Déjà dans l'Antiquité, la médecine n'est pas conçue comme une discipline unifiée. Certains praticiens sont spécialistes de diététique, d'autres de pharmacutique, d'autres encore de chirurgie⁵. Ainsi, Scribonius Largus, dans son traité des *Compositions médicales*, rédigé au I^{er} s. de notre ère, mentionne des médecins chirurgiens (*chirurgi*), des médecins diététiciens (*diaetetici*) et même des *pharmacopolae*⁶, marchands de drogues, ancêtres de nos pharmaciens que l'auteur accuse d'être des charlatans. Il semble en effet que, dès la période hellénistique, les écoles médicales alexandrines opèrent une tripartition⁷ de l'art de guérir entre diététique, pharmacutique et chirurgie, division qui correspond à la fonction tripartite indo-européenne théorisée par G. Dumézil⁸ : une médecine par les herbes relevant des producteurs ; une médecine par incisions et cautérisations relevant des guerriers ; et une médecine par incantations relevant des rois-prêtres ou philosophes⁹. Ainsi, Celse, dans son traité *De medicina*, affirme que cette tripartition remonte à l'époque des médecins alexandrins Hérophile et Érasistrate :

*Med., Prooem. 9: Isdemque temporibus in tres partes medicina diducta est ut una esset quae uictu, altera quae medicamentis, tertia quae manu mederetur. Primam διατητηκὴν secundam φαρμακευτικὴν tertiam χειρουργίαν Graeci nominarunt.*¹⁰

« À cette époque, la médecine fut divisée en trois parties, de sorte qu'il y eut une médecine qui soignait par le régime, une autre par les médicaments, et la troisième par la main. Les Grecs ont appelé la première "diététique", la deuxième "pharmacutique", la troisième "chirurgie". »

À noter que l'ordre choisi ici par Celse ne reflète pas la chronologie de leur apparition, mais une gradation dans la nécessité de leur recours, la diététique s'appliquant à tout un chacun, la pharmacutique aux maux légers, la chirurgie enfin aux maux les plus graves.

5 Celse (*Med. VII, praef. 5*) et Scribonius Largus (*Comp. 200, 2*) parlent de médecins diététiciens (*diaetetici*) et de médecins chirurgiens (*chirurgi*).

6 *Chirurgi; diaetetici: Comp. 200, 2; pharmacopolae: Comp. 199.*

7 Sur cette tripartition, voir Mudry, 1982, p. 55 ; André, 2006, p. 117 ; 129.

8 1958.

9 Cf. Iamb. *VP* 114, 163-164.

10 Les textes anciens, sauf mention contraire, sont cités dans l'édition de la C.U.F., et leur traduction est de mon fait.

Cette tripartition apparaît clairement dans la division en trois sections des 8 livres du *De medicina*, dont la rédaction est légèrement antérieure aux écrits de Sénèque : la diététique (livres I à IV), qui présente les règles de vie de l'*homo sanus*, l'homme bien portant et qui souhaite le rester ; la pharmaceutique (livres V et VI) ; et enfin la chirurgie (livres VII et VIII). On retrouve cette même tripartition chez Scribonius Largus, puis plus tard chez Plutarque et Galien¹¹.

Sénèque fait référence à plusieurs reprises à ces trois domaines de la médecine, sans toutefois les nommer explicitement. Dans la *Lettre 94*, 20, en affirmant que « la médecine joint aux remèdes le conseil » (*adicit remediis medicina consilium*), le philosophe fait allusion à la pharmaceutique et à la diététique, toutes deux envisagées comme complémentaires au sein de la thérapeutique¹². Par ailleurs, Sénèque indique qu'« autrefois la médecine était la science de quelques herbes »¹³, c'est-à-dire qu'elle était constituée de la seule pharmaceutique. Enfin, il fait référence au domaine de la chirurgie, sans employer le terme d'emprunt translittéré *chirurgia*¹⁴, mais à travers une périphrase renvoyant par calque étymologique au terme grec χειρουργία : *medicorum manus*, « les mains des médecins »¹⁵, périphrase employée également chez Celse¹⁶. Pour Sénèque, ces trois parties ne sont pas apparues simultanément :

Ep. 95, 15 : Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum quibus sisteretur fluens sanguis, uulnera coirent ; paulatim deinde in hanc peruenit tam multiplicem uarietatem.

« La médecine était autrefois la science de quelques herbes propres à faire cesser les hémorragies, à fermer les plaies ; ensuite, peu à peu, elle a atteint ce si grand degré de complexité. »

Selon le philosophe, au commencement, la médecine était une science immédiate, pragmatique, qui tirait directement ses ingrédients de la nature. Les *herbae <salutares>*, les simples, renvoient clairement à la branche médicale de la pharmaceutique qui est donc considérée ici comme préexistante à toutes les autres. En écrivant *medicina scientia herbarum*, Sénèque pense peut-être à Caton l'Ancien, et à sa fameuse médecine du chou, dont la figure semble inspirer, selon M. Bellincioni¹⁷, tout le passage de cette lettre. Mais

11 Scrib., *Comp.* 200, 2 : *medicinae partes [...] chirurgia [...], diaetetica [...], pharmacia...* « les parties de la médecine [...] la chirurgie [...], la diététique [...], la pharmaceutique... » ; Plu., *De sollertia animalium* 974 a-d : Ἰατρικῆς [...] τῶν τριῶν εἰδῶν [...] τῆ φαρμακευτικῆ [...] διαίτη [...] χειρουργία... « Par les trois parties de la médecine [...] la pharmaceutique [...], le régime [...], la chirurgie... ». Ces trois parties traditionnelles de la médecine deviennent chez Galien les subdivisions de la thérapeutique : *Medicus* 7, 2 (Kühn XIV, 690 = Petit, 2009, p. 15) : τὸ δὲ θεραπευτικὸν ὁμοίως καὶ αὐτὸ διαίρεται εἰς τρία, εἷς τε διαίταν καὶ χειρουργίαν καὶ φαρμακείαν. « La thérapeutique elle-même se subdivise en trois parties : la diététique, la chirurgie et la pharmaceutique. »

12 Cf. de même Scrib., *Comp.* 200, 2 : *implicitas medicinae partes inter se*, « les parties de la médecine intriquées entre elles ».

13 *Ep.* 95, 15 : *medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum.*

14 *Chirurgia* est employé, par exemple, par Cic., *Att.* IV, 3, 3 ; Scrib., *Comp.* 200, 2.

15 *Ben.* II, 18, 8 : *rem quam medicorum manus reformidauerant.* « un mal devant lequel la chirurgie avait reculé. »

16 Le même calque étymologique est utilisé à plusieurs reprises par Celse. Cf. *Med.* VII, *prooem.* 1 : *Tertiam esse medicinae partem, quae manu curet...* « La troisième partie de la médecine, celle qui soigne par la main... »

17 1979, p. 245.

l'idée que la médecine, dans sa phase la plus rudimentaire, se contentait des simples, semble avoir été un lieu commun pour les contemporains de Sénèque : on la trouve aussi bien chez Celse que chez Scribonius Largus, et même chez Pline l'Ancien¹⁸. Les hommes primitifs, comme les animaux, connaissaient les simples qui étaient utiles à leur santé, et ont mis en place, sur la base de cette somme d'expériences, un savoir médical. Ces connaissances traditionnelles permettaient de remédier aux atteintes corporelles, qui n'étaient alors que d'ordre traumatique, non pathologique, blessures accidentelles ou blessures de guerre. En effet, les deux actions thérapeutiques évoquées dans ce passage font référence aux propriétés hémostatiques (*sisteretur fluens sanguis*) et cicatrisantes (*uulnera coirent*) des simples. Comme le remarque Celse¹⁹, les soins prodigués aux blessés par les médecins homériques consistent effectivement à affranchir la plaie pour en retirer le fer qui est éventuellement resté, à la laver et à y appliquer des remèdes apaisants²⁰. De même, Pline fait de la médecine archaïque une médecine uniquement vulnérable, et non pathologique :

HN XXIX, 1, 3: ... clara Troianis temporibus, a quibus fama certior, uulnerum tamen dumtaxat remediis.

« ... [la médecine] était déjà bien connue du temps des Troyens, époque à laquelle la tradition devient plus certaine, mais elle se bornait aux remèdes pour les blessures. »

Toutefois, selon Sénèque, cette simplicité primordiale qui suffisait à soigner les plaies a connu une évolution progressive (*paulatim*) vers plus de complexité (*multiplicem uarietatem*). Cette complexification renvoie, sans les nommer, aux deux autres domaines, la chirurgie et la diététique. La chirurgie, qui permettait elle aussi de soigner les blessures de guerre, est ensuite apparue, et ce n'est que dans un dernier temps qu'est née la diététique, avec la corruption du régime alimentaire, phénomène que Sénèque présente comme une caractéristique de ses contemporains. Ainsi, la médecine a dû s'adapter aux maux rencontrés, de la simple blessure à de nouvelles pathologies plus nombreuses et plus complexes.

Cette évolution chronologique de l'apparition des différentes parties de la médecine semble avoir été tout à fait traditionnelle. Bien que Celse ne s'intéresse que très peu à l'histoire de la médecine²¹, il présente dans les onze premiers paragraphes de la préface de *De medicina* quelques éléments de réflexion sur la naissance de l'art médical, à travers une somme d'opinions²² très proches de celles que l'on retrouve chez Sénèque²³. On y lit en effet, comme chez le philosophe, l'idée selon laquelle la « science des herbes » – le mot *herbae* est utilisé chez les deux auteurs – est antérieure aux autres branches de la médecine :

Med., Prooem. 1: ... etiam imperitissimae gentes herbas aliaque prompta in auxilium uulnerum morborumque nouerunt.

18 Celse, *Med., Prooem.* 1-2; 4-7; Scrib., *Comp., Ep. ded.* 2; Pline, *HN XXVI*, 6, 10-11. Voir André, 2006, p. 116.

19 *Med., Prooem.* 4.

20 Voir par exemple *Il.* IV, 215-219; XI, 514-515; 829-848. Gordon (1949, p. 448) a ainsi répertorié 149 sortes de blessures dans l'*Iliade*.

21 Il développe, par exemple, la grande époque de la médecine alexandrine en deux lignes seulement (*Med., Prooem.* 8).

22 Sur ces opinions, voir Serbat, 1995, Intr. XXXVIII.

23 Sur le rapprochement entre la *Lettre 95* et le *Prooemium* de Celse, voir Stok, 1985, p. 417.

« ... même les peuples les plus ignorants connaissent des herbes et d'autres moyens qu'ils ont à leur disposition pour soigner blessures et maladies. »

Plus loin, toujours dans le *Prooemium* (§4), Celse affirme l'antériorité de la pharmaceutique et de la chirurgie sur la diététique : *has partes [...] esse uetustissimas*. La séquence chronologique pharmaceutique, chirurgie, diététique, est donc la même chez Celse que chez Sénèque. Toutefois, un autre passage de Celse semble contredire cette chronologie : dans la préface du livre VII, Celse esquisse une histoire de la chirurgie et semble lui attribuer la priorité chronologique :

Med. VII, prooem. 2: Haec autem pars, cum sit uetustissima, magis tamen ab illo parente omnis medicinae Hippocrate quam a prioribus excolta est.

« Cette branche [sc. la chirurgie], bien qu'elle soit *très ancienne*, fut cependant cultivée davantage par Hippocrate, père de toute la médecine, que par ses prédécesseurs. »

En réalité, malgré la traduction du superlatif *uetustissima* dans son sens relatif par tous les traducteurs des éditions françaises disponibles²⁴, il nous semble évident que son sens absolu « très ancienne » convient davantage, aussi bien du point de vue de la chronologie affirmée par ailleurs dans le *Prooemium*, que du sens général de la phrase : le *cum* + subjonctif marque ici une opposition entre, d'un côté, le fait que la chirurgie est une discipline très ancienne, et de l'autre, celui qu'Hippocrate est pourtant le premier à l'avoir autant développée.

Scribonius Largus lui aussi évoque rapidement la naissance de la médecine dans la « Lettre dédicatoire » de ses *Compositiones* :

Comp., Ep. ded. 2: Est enim haec pars medicinae [sc. scientia medicamentorum] uel maxime necessaria, certe antiquissima et ob hoc primum celebrata atque illustrata, siquidem uerum est antiquos herbis ac radicibus earum corporis uitia curasse quia timidum genus mortalium inter initia non facile se ferro ignique committebat.

« C'est en effet la partie de la médecine [sc. la pharmaceutique] sans doute la plus nécessaire, en tout cas la plus ancienne, et pour cela la première à avoir été pratiquée et mise en lumière, s'il est vrai que les Anciens ont soigné avec des herbes et leurs racines les maux du corps, parce que l'espèce craintive des mortels, dans les débuts, n'avait pas recours facilement au fer et au feu. »

Comme Celse et Sénèque, le médecin romain affirme que la science des médicaments (*scientia medicamentorum*), c'est-à-dire la pharmaceutique, est la branche la plus ancienne de la médecine. La chirurgie, désignée ici de manière métonymique par les outils qu'elle utilise (*ferro ignique*, « le fer et le feu », c'est-à-dire le scalpel et le cautère), n'est apparue que plus tard. Si bien que Scribonius fait remonter l'origine du terme *medicina* à *medicamentum*, par une étymologie personnelle et fautive²⁵.

Enfin, Pline l'Ancien, dans une histoire de la médecine discontinuée (des livres XXIV à XXX), affirme lui aussi à plusieurs reprises l'antériorité de la pharmaceutique sur les autres domaines de la médecine. Dans le livre XXIV, après avoir donné une longue liste de plantes et leurs propriétés, Pline affirme qu'il s'agit là des seuls remèdes naturels, fournis aux hommes et préparés pour eux gratuitement (c'est-à-dire les « simples ») :

24 Ninnin, 1753, p. 213 ; Fouquier et Ratier, 1824, p. 385 ; Des Étangs, 1859, p. 200 ; Védrières, 1876, p. 462. C'est d'ailleurs le sens que retient André, 2006, p. 120, dans son analyse : « Celse [...] présente <la chirurgie> comme la branche la plus ancienne de la médecine. »

25 *Comp., Ep. ded. 2*. Voir Jouanna-Bouchet, 2016, p. 215, n. 1/p. 2.

HN XXIV, 1, 4: Hinc nata medicina. Haec sola naturae placuerat esse remedia parata uulgo, inuentu facilia ac sine impendio e quibus uiuimus.

« De là est née la médecine. La nature avait jugé bon qu'il n'y eût que ces seuls remèdes, disponibles pour tous, faciles à se procurer, et cela sans dépense, tirés des produits dont nous vivons. »

On retrouve la même idée selon laquelle, dans les temps anciens, la Nature suffisait à fournir les remèdes nécessaires aux hommes, au livre XXVI :

HN XXVI, 6, 10: Haec apud priscos erant, quae memoramus, remedia, medicinam ipsa quodammodo rerum natura faciente, et diu fuere.

« Les remèdes que nous évoquons étaient ceux des Anciens, la nature elle-même faisant fonction, pour ainsi dire, de médecine, et ce fut le cas pendant longtemps. »²⁶

Pline attribue d'ailleurs au héros primitif Hercule lui-même la découverte de plusieurs plantes médicinales, ce qui lui aurait valu en partie sa divinisation²⁷.

Il apparaît donc clairement que la séquence chronologique proposée par Sénèque concernant l'apparition successive des parties de la thérapeutique est la même que celle que l'on peut trouver chez les quelques auteurs qui ont tenté d'ébaucher une histoire de la médecine.

En réalité, si cette chronologie est si communément admise, c'est qu'elle relève en grande partie de l'intuition : d'abord, dans la médecine primitive, est apparue la pharmacologie, avec l'usage des herbes, qui procède du simple pragmatisme, de l'observation de l'effet de chaque substance sur le corps ; puis s'est développée la chirurgie qui demande un certain savoir-faire et la spécialisation de quelques individus aptes à pratiquer des techniques particulières ; enfin, ce fut au tour de la diététique, liée à des conceptions philosophiques et anthropologiques, à une réflexion sur les lois de la physique, sur les rapports d'équilibre, et sur les enjeux de l'éthique.

D'autre part, la dimension épique des premiers textes de l'humanité, qui implique nécessairement que la médecine qui y est décrite soit celle qui soigne les blessures de guerre et non les pathologies, a certainement eu son influence sur la manière de concevoir la médecine primitive comme une médecine vulnérable²⁸.

2. Les causes de la complexification de la médecine chez Sénèque

Si la chronologie adoptée par Sénèque semble communément admise, il n'en va pas de même des causes attribuées à cette évolution. Pour Sénèque, l'antériorité de la science des herbes, de la pharmaceutique, sur la médecine du régime, la diététique, n'a rien à voir ni

26 De même, dans le livre XXV, 6, 1, après avoir longuement traité de pharmaceutique, Pline conclut ainsi : *haec erat antiqua medicina*, « voilà ce qu'était l'ancienne médecine ». Cf. *HN XXIX, 1, 2: ... qui haec cognoscant cogitationi, quonam modo exoleuerint in medicinae usu, quae tam parata atque pertinentia erant...* « ... tous ceux qui connaissent [la nature des remèdes] se demandent comment on a pu abandonner des procédés médicaux qui étaient si disponibles et qui convenaient si bien... » ; XXXVII, 78, 205.

27 *HN XXV, 12, 32-17, 35.*

28 Voir Mudry, 1982, p. 54.

avec l'histoire réelle de la médecine, ni avec des enjeux liés aux écoles médicales, mais avec sa conception philosophique de la médecine développée tout particulièrement, nous l'avons vu, dans la *Lettre 95 à Lucilius*. En effet, tant que les hommes primitifs se nourrissaient conformément à la Nature, et que les maladies n'existaient pas, la diététique était inutile. Son apparition est intimement liée à la nécessité, née de la dégradation des mœurs et des excès alimentaires, de régler un régime qui s'est écarté de la norme naturelle.

Sénèque le répète à plusieurs reprises²⁹, les modifications apportées au mode de vie des hommes primitifs, aux corps robustes et exempts de maladies, ont entraîné l'apparition d'une multitude d'affections nouvelles. L'idée que les hommes primitifs étaient plus robustes, ne redoutaient ni le froid ni la faim, et surtout n'étaient pas sujets aux maladies, est à mettre en rapport avec le mythe de l'âge d'or développé par Hésiode³⁰, et repris, entre autres, par Lucrèce :

R. N. V, 925-930 : At genus humanum multo fuit illud in aruis / durius [...] / nec facile ex aestu nec frigore quod caperetur / nec nouitate cibi nec labe corporis ulla.

« Alors vivait dans les campagnes une race d'hommes beaucoup plus dure [...], et qui ne redoutait les attaques ni du chaud ni du froid, ni les changements d'alimentation, ni aucune affection physique. »

Il existe en effet dans la Rome impériale un débat sur l'existence des maladies nouvelles³¹. Pour Sénèque, comme pour Celse³², ces maladies existent bel et bien, et sont les conséquences de la dégénérescence des mœurs. La multiplication des maladies, qui trouve en réalité son explication dans l'amélioration de l'observation nosologique, est pour Sénèque la conséquence des évolutions de la civilisation. Il y a donc ici la superposition d'un schéma normatif sur une simple observation archéologique fondée sur les textes épiques : partant de l'observation que la médecine ancienne, telle qu'elle est décrite dans les premiers temps de la littérature, était simple, et que la médecine contemporaine est complexe, l'auteur n'en déduit pas que la médecine s'est complexifiée du fait du progrès de la science et de l'observation nosologique, mais que ce sont les maladies qui se sont multipliées du fait du changement de mode de vie. L'apparition de la diététique est intimement liée à la nécessité, née de la dégradation des mœurs et des excès alimentaires, de régler un régime qui s'est écarté de la norme naturelle :

Ep. 95, 15 : Nec est mirum tunc illam minus negotii habuisse firmis adhuc solidisque corporibus et facili cibo nec per artem uoluptatemque corrupto.

29 *Ep. 95, 18 : innumerabiles morbos ; multos morbos ; 95, 23 : innumerabiles morbos.*

30 *Op. 90-92 : Πρὶν μὲν γὰρ ζώεσκον ἐπὶ χθονὶ φῶλ' ἀνθρώπων / νόσφιν ἄτερ τε κακῶν καὶ ἄτερ χαλεποῦ πόνοιο / νοῦσων τ' ἀργαλέων...* « Auparavant, la race des hommes vivait sur la terre, à l'abri des peines, du pénible travail et des maladies douloureuses... »

31 Voir Mudry, 1982, p. 147 ; Grmek, 1991, p. 195 ; Serbat, 1995, p. 128, n. 49/1 ; Boscherini, 1998, p. 6 ; André, 2006, p. 116.

32 *Med., Prooem. 49 : Rarius sed aliquando morbus quoque ipse nouus est.* « Plus rarement, mais cela arrive parfois, la maladie est elle aussi nouvelle. » Cf. de même *Med., Prooem. 4* ; Pline, *HN XXVI, 6, 9 : ... nisi etiam noua [morborum genera] timerentur ?* « ... s'il n'y avait pas encore de nouveaux genres de maladies à craindre ? »

« Il n'est alors pas étonnant que [la médecine] ait eu moins à faire quand les corps étaient encore vigoureux et forts, que la nourriture était facile à digérer et qu'elle n'était pas corrompue par l'art et le plaisir. »

Dans cette énumération, Sénèque fournit trois explications à cette complexification des pathologies et de la médecine : des corps moins endurcis, une nourriture moins facile à digérer et la recherche de la sophistication et du plaisir dans l'alimentation. Concernant le premier point, l'auteur explique (§ 18) que les hommes se sont amollis à cause des plaisirs et de la place trop réduite accordée à l'effort, à la peine, au travail. Puis (§ 19) il présente la nourriture de ses contemporains comme un mélange de substances hétérogènes qui ne se combinent pas et qui s'assimilent donc mal, provoquant des troubles de la digestion. Enfin (§ 21) il évoque un certain nombre de pratiques qui relèvent d'une alimentation trop raffinée, dictée par la recherche effrénée du plaisir, comme l'utilisation de la neige pour rafraîchir les boissons, la nourriture trop sucrée, la consommation d'huîtres et de champignons, ou encore la pratique du vomissement volontaire pour englober toujours davantage. Toutes ces pratiques constituent aux yeux du philosophe un éloignement par rapport à la norme indiquée par la Nature, modèle de mesure et de simplicité pour les Stoïciens dont la devise est *naturam sequi*, « suivre la Nature »³³. La Nature exige de l'homme qu'il travaille, et non qu'il s'adonne aux plaisirs, que son alimentation soit constituée d'aliments naturels, et non de mets élaborés par des cuisiniers, qu'il mange pour vivre, et non qu'il vive pour manger³⁴. Il s'est donc produit une réaction en chaîne : un mode de vie plus élaboré, moins proche de la simplicité naturelle, a provoqué l'apparition de maladies nombreuses et élaborées, et a nécessité par conséquent une complexification de la science médicale qui doit les combattre, en se diversifiant elle-même et en s'éloignant des moyens proches de la nature, les simples :

Ep. 95, 18 : *Itaque nihil opus erat tam magna medicorum suppellectile nec tot ferramentis atque puxidibus. Simplex erat ex causa simplicis ualetudo : multos morbos multa fericula fecerunt.*

« C'est pourquoi il n'était besoin en rien d'un si grand attirail médical ni de tant d'instruments et de boîtes à remèdes. Simple était une affection dont la cause était simple : de nombreux plats ont entraîné de nombreuses maladies. »

Sénèque évoque ici la complexification de « l'attirail du médecin » (*medicorum suppellectile*) face à la multiplication des maux qu'il doit soigner. Pour cela, il fait référence aux objets qui sont chacun emblématiques des spécialités médicales de la chirurgie (*ferramentis*) et de la pharmaceutique (*puxidibus*). Le choix de ce dernier terme grec peut ainsi s'expliquer

33 Cf. par exemple *SVF* III, 142 (= *Stob.*, *ecl.* II, 82, 20 W.) : πάντα δὲ τὰ κατὰ φύσιν ληπτὰ εἶναι καὶ πάντα τὰ παρὰ φύσιν ἄληπτα. « Tout ce qui est conforme à la nature doit être choisi, tout ce qui est contre nature doit être rejeté. » ; *Sen.*, *Vit.* 3, 3 : *Interim, quod inter omnis Stoicos conuenit, rerum naturae adsentior ; ab illa non deerrare et ad illius legem exemplumque formari sapientia est.* « Cependant, et tous les Stoïciens sont d'accord sur ce point, je donne mon adhésion à la nature. Ne pas s'en écarter, se former sur sa loi et son exemple, c'est cela la sagesse. » ; *Ep.* 5, 4 : *Nempe propositum nostrum est secundum naturam uiuere...* « N'est-il pas vrai que notre but est de vivre selon la nature ? » ; 90, 16 : *sequere naturam*, « suis la nature ».

34 Cf. de même *Vit.* 20, 5 : *Edendi mihi erit bibendique finis desideria naturae restinguere, non implere aluum et exinanire.* « Le but de mon alimentation et de ma boisson sera d'apaiser mes besoins naturels, non de me remplir le ventre et de le vider. » ; *Ep.* 25, 4 : *panem et aquam natura desiderat.* « la nature ne demande que du pain et de l'eau. »

par une volonté de souligner cette complexification de la médecine romaine traditionnelle, liée à l'arrivée des médecins grecs à Rome.

Comportements, maladies et médecine ont ainsi suivi un développement parallèle, ce qui lie tout particulièrement le mode de vie à l'apparition des maladies. Ce développement de la médecine n'est pas perçu par Sénèque comme un bien, comme un progrès de la civilisation, mais comme le signe d'une dégradation par rapport à un état originel idéalisé³⁵. D'ailleurs, cette complexité de la médecine même entraîne chez le malade des souffrances d'un genre nouveau, celles de la chirurgie (la saignée et la ligature) que le philosophe évoque au § 22, ou encore, dans la *Consolation à Marcia*, celles du fils de Marcia³⁶. En effet, si la pharmacopée suffisait à soigner les blessures des hommes primitifs, elle n'est plus suffisante pour combattre cette pléthore de « maladies de civilisation »³⁷ qui nécessite le recours à la chirurgie et à la diététique.

3. Les causes de cette complexification chez les auteurs médicaux

Le premier texte à évoquer la naissance de la médecine est le traité *De l'ancienne médecine* du *Corpus hippocratique*, dans lequel l'auteur tente rapidement d'expliquer les raisons de l'apparition de l'art médical :

Hipp., *De prisca medicina* 3 (I, 574-576 L. = Jouanna, 1990, p. 120-121, III, 3-6) : Καί τοι τήν γε ἀρχήν ἔγωγε δοκέω καί τόν ἄνθρωπον τοιαύτη τροφή κεκρήσθαι· τὰ δὲ νῦν διαιτήματα εὐρημένα καί τετεχνημένα ἐν πολλῷ χρόνῳ γεγενῆσθαι μοι δοκεῖ. Ὡς γάρ ἔπασχον πολλά τε καί δεινὰ ὑπὸ ἰσχυρῆς τε καί θηριώδους διαίτης ὡμά τε καί ἄκρητα καί μεγάλας δυνάμιας ἔχοντα ἐσφερόμενοι [...] πόνοισί τε ἰσχυροῖσι καί νοῦσοισι περιπίπτοντες καί διὰ τάχους θανάτοισιν· [...] διὰ δὴ ταύτην τὴν χρεῖν καί οὗτοί μοι δοκέουσι ζητῆσαι τροφήν ἀρμόζουσαν τῇ φύσει καί εὐρεῖν ταύτην ἣ νῦν χρεώμεθα. [...] Τῷ δε εὐρήματι τούτῳ καί ζητήματι τί ἂν τις ὄνομα δικαιοτέρον ἢ προσήκον μᾶλλον θεῖν ἢ ἰητρικὴν, ὃ τι γε εὐρηται ἐπὶ τῇ τοῦ ἀνθρώπου ὑγίειῃ τε καί σωτηρίῃ καί τροφῇ, ἀλλαγμᾶ κείνης τῆς διαίτης ἐξ ἧς οἱ πόνοι καί νοῦσοι καί θάνατοι ἐγίνοντο ;

« Et à vrai dire, je crois pour ma part qu'à l'origine, l'homme aussi a usé d'une telle nourriture [sc. les simples productions de la terre]. Quant au régime actuellement découvert et élaboré avec art, il a fallu une longue période de temps, à mon avis, pour qu'il soit ce qu'il est. En effet, comme les gens éprouvaient bien des souffrances terribles par la suite d'un régime fort et bestial [...] tombant dans de fortes douleurs, dans des maladies, et rapidement dans la mort. [...] dès lors, pressés par ce besoin, ces gens-là, à mon avis, cherchèrent une nourriture adaptée à leur nature et découvrirent celle dont nous usons actuellement. [...] Or, à cette découverte et à cette enquête, quel nom plus juste ou plus adéquat pourrait-on donner que celui de médecine, puisqu'il s'agit d'une découverte faite pour la santé, le salut et la nourriture de l'homme, en remplacement de ce régime-là qui était à l'origine des souffrances, des maladies et de la mort ? » (trad. Jouanna)

35 Voir André, 2006, p. 121 : « Sénèque réintègre l'histoire de la médecine dans une histoire très orientée de la civilisation, ne s'intéresse ni aux écoles, ni aux médecins : il oppose les anciens médecins d'une civilisation naturelle et saine à la médecine évoluée, rançon du vice et d'une civilisation dégradée. »

36 *Marc.* 22, 3 : ... *lacerationesque medicorum ossa uiuis legentium et totas in uiscera manus demittentium et non per simplicem dolorem pudenda curantium.* « ... les incisions des médecins qui extraient les os à vif, plongent leurs mains dans les entrailles, et soignent les parties honteuses au prix de souffrances sans nombre. »

37 Sur ces « maladies de civilisation », causées par la *luxuria*, voir André, 2006, p. 263-271 ; 554.

Pour l'auteur du traité hippocratique *De l'ancienne médecine*, tout comme pour Sénèque, l'apparition de la médecine est en lien direct avec le changement du régime des hommes primitifs. Cependant, pour l'auteur grec, la nourriture primitive, « forte et agreste » (ισχυρῆς τε καὶ θηριώδους), a laissé progressivement la place à une nourriture plus élaborée, cuite, moins forte, et donc moins difficile à digérer, davantage « en harmonie avec notre nature » (ἀρμόζουσαν τῇ φύσει).

Nous sommes ainsi en présence d'une conception diamétralement opposée à celle développée par Sénèque. En effet, pour le philosophe romain, l'évolution du régime alimentaire de l'homme s'est déroulée suivant un processus de dégradation, en partant d'une alimentation primitive fondée sur la simplicité naturelle³⁸, pour arriver à une alimentation sophistiquée, marquée par l'excès, et donc contraire à la nature de l'homme. Pour l'auteur hippocratique, au contraire, cette évolution s'est faite selon un processus de progression, d'une alimentation rudimentaire, qui convient davantage aux animaux qu'aux hommes, trop forte pour pouvoir être digérée, à une alimentation marquée par la civilisation et préparée à dessein pour convenir aux exigences physiologiques de l'être humain.

Ces deux conceptions opposées s'expliquent par l'arrière-plan culturel et philosophique en jeu dans chacune d'elles. Pour l'auteur hippocratique, la médecine est un objet de civilisation qui fait passer l'homme de l'état du non-civilisé, à celui du civilisé. Une alimentation qui n'a pas connu le filtre de l'art culinaire, de la préparation, une nourriture qui n'a pas été cuite, est forcément inférieure à une nourriture transformée par le savoir-faire humain³⁹. Au contraire, pour Sénèque, la simplicité de la nourriture primitive est totalement adaptée à l'homme, car elle correspond à la simplicité de la Nature. L'impératif stoïcien de vivre conformément à la Nature fait ainsi de cette alimentation primitive celle qui correspond le mieux à la Nature de l'homme, contrairement à celle qui, sophistiquée, contre-nature, liée à l'intempérance sensuelle, ne peut qu'entraîner des pathologies. À une conception hippocratique fondée d'abord sur des préoccupations physiologiques s'oppose une conception sénéquienne avant tout philosophique, procédant d'une vision morale de la médecine.

Celse, comme Sénèque, affirme lui aussi très clairement l'influence des mœurs sur la santé :

Med., Prooem. 4: ... inter nulla auxilia aduersae uoletudinis, plerumque tamen eam bonam contigisse ob bonos mores, quos neque desidia neque luxuria uitiant; siquidem haec duo corpora prius in Graecia, deinde apud nos affligerunt ideoque multiplex ista medicina, neque olim neque apud alias gentes necessaria, uix aliquos ex nobis ad senectutis principia perducit.

« ... en l'absence de secours contre la maladie, la santé a cependant été bonne la plupart du temps, du fait de bonnes habitudes de vie, que n'avaient corrompues ni l'oisiveté ni les excès, puisque ces deux maux qui ont frappé les corps, d'abord en Grèce, puis chez nous ; si bien que notre médecine complexe, qui n'était nécessaire ni autrefois ni chez les autres peuples, conduit à peine quelques-uns parmi nous au seuil de la vieillesse. »

38 L'idée selon laquelle la *simplicitas rustica* était garante de la bonne santé des Anciens n'est pas propre à Sénèque, mais constitue un lieu commun chez les Romains du Haut Empire. Cf. Sen. Rhet., *Controv.* I, 6, 4 ; II, 1, 11 ; V, 5 ; X, 4 ; 17-18 ; Val. Max., *Memor.* IV, 4, 11. Voir Bonner, 1949, p. 36 ; 61 ; Griffin, 1974, p. 56.

39 Voir Vidal-Naquet, 1974.

C'est la même idée que Sénèque développe au § 18 de la *Lettre 95*, en prenant comme exemple l'effort physique du laboureur ou du chasseur et la nourriture frugale des premiers hommes comme garants d'une santé indéfectible. Celse développe l'idée selon laquelle la médecine a dû se complexifier du fait de la diversification des maux causés par cette dégradation du mode de vie. L'expression *multiplex medicina* ici employée fait écho à celle utilisée par Sénèque : *multiplex uarietas*. La finalité de ces remarques est la même chez les deux auteurs : insérées dans le cadre d'une histoire de la médecine, elles visent à transférer sur le plan moral le rapport entre mode de vie et maladie, la pathologie devenant la juste punition de pratiques contre-nature⁴⁰.

Scribonius Largus, lui, donne, dans le passage précédemment cité⁴¹, une raison beaucoup plus pragmatique à l'antériorité de la pharmacopée sur la chirurgie : les humains ont préféré faire usage des simples par peur d'avoir recours au fer ou au feu.

Quant à Pline l'Ancien, il présente lui aussi la théorie de la complexification de la médecine liée à la dégradation des mœurs :

HN XXIV, 1, 4-5: Postea fraudes hominum et ingeniorum capturae officinas inuenire istas, quibus sua cuique homini uenalis promittitur uita. Statim compositiones et mixturae inexplicabiles decantantur. [...] Nam si ex horto petantur aut herba uel frutex quaeratur, nulla artium uilior fiat. Ita est profecto, magnitudo populi romani perdidit ritus, uincendoque uicti sumus. Paremus externis, et una artium imperatoribus quoque imperauerunt.

« Par la suite, les tromperies des hommes et l'appât du gain inspiré par leur ingéniosité ont conduit à ces officines, par lesquelles chacun se voit proposer une vie à vendre. Aussitôt des compositions et des mélanges inexplicables nous sont vantés. [...] Car si l'on allait au jardin chercher herbes ou arbustes, aucun art n'aurait moins de valeur [que la médecine]. Voilà où nous en sommes : l'expansion du peuple Romain lui a fait perdre ses coutumes : en vainquant, nous avons été vaincus. Nous obéissons à des étrangers, et par un seul de leurs arts ils ont commandé eux aussi à ceux qui les commandaient. »

La médecine s'est peu à peu complexifiée en abandonnant les simples (*herbae*) des Anciens pour mettre au point des préparations médicales aux « mélanges inexplicables » (*mixturae inexplicabiles*). Si cette idée est commune à Pline et à Sénèque, la justification de cette conception est totalement différente chez les deux auteurs. Alors que, chez Sénèque, une médecine plus élaborée est liée à la dégradation des mœurs, pour Pline, elle relève de la critique de l'hellénisation de la société romaine. C'est la perfidie (les *fraudes*) des Grecs qui a entraîné la mise en place d'une médecine sophistiquée et dispendieuse, afin de changer les mœurs romaines et de vaincre par cette science ceux qui les avaient conquis sur le champ de bataille⁴². Car, Pline le répète souvent, avec l'arrivée des médecins grecs à Rome, la médecine est devenue progressivement un commerce :

HN XXIX, 2, 4: Nec fuit postea quaestus modus : quoniam Prodicus [...] instituens quam uocant iatrolepticon, reuinctoribus quoque medicorum ac mediastinis uectigal inuenit.

40 Voir Boscherini, 1998, p. 6.

41 *Comp., Ep. ded. 2.*

42 Voir la figure dérivative *uincendoque uicti sumus*, écho de l'*Épître* II, 1, 156 d'Horace : *Graecia capta ferum uictorem cepit... « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur ».*

« Ensuite, la recherche du gain par les médecins fut sans mesure : ainsi Prodicus [...] fonda ce qu'on appelle l'« iatraliptique », et trouva même des moyens de gagner de l'argent pour les masseurs et les assistants des médecins. »

Le changement des mœurs romaines et l'adoption d'un mode de pensée hellénisé se traduisent en outre, pour Pline, par l'abandon progressif de la part des Romains de l'usage ancestral des simples pour une médecine clinique plus théorique, celle enseignée par les médecins grecs :

HN XXVI, 6, 11: ... paulatim, usu efficacissimo rerum omnium magistro, peculiariter utique medicinae, ad verba garrulitatemque descendente. Sedere namque his in scholis auditioni operatos gratus erat, quam ire per solitudines, et quaerere herbas alias aliis diebus anni.

« ... [cette méthode], l'usage étant le meilleur maître en toutes choses, particulièrement en médecine, dégénéra peu à peu en paroles et en verbiage. En effet, il était plus agréable de rester assis dans ces écoles à écouter des leçons que d'aller dans des lieux déserts rechercher des herbes en tel ou tel jour de l'année. »

Ainsi, alors que, pour Sénèque, la conception de l'histoire de la médecine est intimement liée à la dégradation morale de ses contemporains, pour Pline, elle doit être mise en rapport avec des enjeux civilisationnels, une idéologie anti-hellénique. Sénèque, lui, ne critique pas la médecine grecque, car les thérapies simples de l'époque primitive ne sauraient être efficaces face à la complexité des maladies à soigner⁴³. Pour le philosophe stoïcien, c'est l'homme et ses vices qui sont responsables de la naissance d'une médecine plus complexe, et non l'incompétence ou la fourberie des médecins, idée que l'on trouve non seulement chez Pline, mais aussi chez les auteurs médicaux tardifs⁴⁴ qui privilégient surtout les aspects déontologiques de la question.

4. L'hypothèse sextienne et la tradition médio-platonicienne

Celse est donc le seul auteur à justifier, comme le fait Sénèque, la complexification de la médecine par une dégradation du mode de vie, en particulier une complexification de l'alimentation telle qu'elle est longuement décrite dans la *Lettre* 95 à Lucilius et le *Prooemium* du *De medicina* de Celse. Ce rapprochement entre les deux théories a fait naître l'hypothèse selon laquelle Sénèque aurait été influencé par Celse⁴⁵, qu'il aurait lu et même certainement rencontré dans le cadre de l'école médico-philosophique des Sextii⁴⁶ qu'ils auraient tous deux fréquentée.

43 *Ep.* 95, 22: *Non erat necesse circumspicere multa auxiliorum genera, cum essent periculorum paucissima.* « Il n'était pas nécessaire d'instituer tout un système défensif, alors qu'il y avait si peu de dangers. »

44 Cf. par exemple Theod. Prisc., *Faen.* 1, 2: *alius [medicus] eloquentia, alius disputando alius adstruendo destruendo alius inanem gloriam captant.* (éd. Rose).

45 Voir Lana, 1955, p. 73 ; Stok, 1985, p. 417-421 ; Capitani, 1991, p. 119, n. 20 ; Migliorini, 1997, p. 90-91 : « Ciò che salta agli occhi con più evidenza è un'ottima conoscenza de *de Medicina* di Celso » ; Mazzini, 1999, p. 26.

46 Voir Armim, 1923, *RE* II A2, p. 2040-2041, s.v. Q. Sextius ; Capitani, 1991 ; Hadot, 2007, p. 179-210 ; Goulet, 2016, p. 254-260.

En effet, Sénèque semble avoir été profondément marqué dans sa jeunesse par son adhésion à l'école des Sextii qu'il cite à onze reprises dans son œuvre⁴⁷. Papirius Fabianus, l'un de ses maîtres, s'était d'ailleurs converti à cette école et à son ascétisme⁴⁸. Nous ne savons pas grand-chose de cette école « romaine » née sous Auguste et – aux dires de Sénèque lui-même – déjà déclinante dans les dernières années du règne de Tibère⁴⁹. Ses représentants semblent avoir eu un intérêt commun pour l'étude de la nature, en particulier pour la médecine qui devait figurer en bonne place dans leurs travaux : Sextius Niger, par exemple, le fils de Quintus Sextius, fondateur de l'école, est l'auteur d'un traité de pharmacologie, *Περὶ ὕλης* (*Sur la matière médicale*), qui témoigne d'un goût particulier pour la botanique et l'usage des simples⁵⁰.

La doctrine sextienne semble avoir établi un lien très fort entre santé de l'âme et santé du corps. Elle associe le combat contre les vices d'une civilisation jugée corrompue et une diététique qui prône l'ascétisme alimentaire :

Ep. 108, 18: ... *colligebat bonae ualetudini contraria esse alimenta uaria et nostris aliena corporibus.*

« [Sextius] concluait qu'une alimentation variée était contraire à la santé et peu faite pour nos corps. »

Ces idées correspondent parfaitement à la théorie des « maladies de civilisation »⁵¹ que l'on retrouve chez Sénèque. L'*excursus* de Sénèque à propos de la complexification parallèle de la médecine et des maladies dues à l'alimentation excessivement raffinée de son temps semble se placer dans la filiation directe du *Prooemium* (§1-7) du *De medicina*. F. Stok⁵² relève une affinité lexicale et des convergences importantes entre les deux argumentations, et en déduit que Celse représente la source directe de tout l'*excursus* de Sénèque. Nous pouvons en effet remarquer que les observations sénéquiennes sur les origines de la médecine et plusieurs points dans la caractérisation de la diététique procèdent d'évidents parallélismes avec le contenu du *Prooemium* :

1. Pour les deux auteurs, la pharmaceutique est antérieure aux autres branches de la thérapeutique ; la médecine était à l'origine la science de quelques « herbes » (*herbae*) aptes à soigner les « plaies » (*uulnera*) :

Sen., *Ep.* 95, 15: *Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum quibus sisteretur fluens sanguis, uulnera coirent...*

« La médecine était autrefois la science de quelques herbes propres à faire cesser les hémorragies, à fermer les plaies... »

47 *Ir.* II, 36, 1 ; III, 36, 1 ; *Ep.* 59, 8 ; 64, 2 ; 64, 3 ; 64, 5 ; 73, 12 ; 73, 15 ; 98, 13 ; 108, 17 ; *QNat.* VII, 32, 2.

48 Voir *Ep.* 100, 12 : Sénèque affirme avoir été disciple de Fabianus ; André, 2006, p. 553.

49 Sen., *QNat.* VII, 32, 2 : *Sextiorum noua et Romani roboris secta inter initia sua, cum magno impetu coepisset, extincta est.* « La nouvelle école des Sextiens, à la vigueur toute romaine, alors qu'elle avait commencé dans un grand élan, s'est éteinte à ses débuts. »

50 Voir Lana, 1953, p. 1-26 et 209-234 ; Mudry, 1990, p. 328 ; Goulet, 2016, p. 259.

51 André, 2006, p. 263-271 ; 554.

52 Stok, 1985, p. 417.

Celse, *Med., Prooem.* 1 : ... *etiam imperitissimae gentes herbas aliaque prompta in auxilium uulnerum morborumque nouerunt.*

« ... même les peuples les plus ignorants connaissent des herbes et d'autres remèdes qu'ils ont sous la main pour soigner blessures et maladies. »

2. L'homme primitif n'avait pas besoin de la médecine, car ses règles de vie lui garantissaient une bonne santé. Ce sont l'oisiveté (*desidia*) et les plaisirs (*luxuria*) qui ont détérioré son état de santé :

Sen., *Ep.* 95, 18 : *Quid alios referam innumerabiles morbos, supplicia luxuriae? Immunes erant ab istis malis qui nondum se delicis soluerant, qui sibi imperabant, sibi ministrabant.*

« Pourquoi énumérerais-je d'autres maladies innombrables, supplices provoqués par les excès ? Ils étaient à l'abri de ces maux les hommes qui n'avaient pas encore été amollis par les délices, qui se gouvernaient eux-mêmes, qui se servaient eux-mêmes. »

Celse, *Med., Prooem.* 4 : ... *inter nulla auxilia aduersae ualetudinis, plerumque tamen eam bonam contigisse ob bonos mores, quos neque desidia neque luxuria uitiant...*

« ... en l'absence de secours contre la maladie, la santé a cependant été bonne la plupart du temps, du fait de bonnes habitudes de vie, que n'avaient corrompues ni l'oisiveté ni les excès... »

3. Par la suite (*deinde*), la médecine a dû se complexifier (*multiplex*) du fait de la diversification des maux causés par cette dégradation du mode de vie :

Sen., *Ep.* 95, 15 : ... *paulatim deinde in hanc peruenit tam multiplicem uarietatem.*

« ... ensuite, peu à peu, [la médecine] a atteint ce si grand degré de complexité. »

Celse, *Med., Prooem.* 4 : ... *deinde apud nos [...] multiplex ista medicina...*

« ... ensuite chez nous [...] cette médecine complexe... »

4. La dégénérescence des mœurs peut entraîner l'apparition d'une maladie « nouvelle » (*nouus*) :

Sen., *Ep.* 95, 19 : *Inde tam nouo aegrotamus genere quam uiuimus.*

« De là vient que nous sommes malades comme nous vivons, d'une manière nouvelle. »

Celse, *Med., Prooem.* 49 : *Rarius sed aliquando morbus quoque ipse nouus est.*

« Plus rarement, mais cela arrive parfois, la maladie aussi est nouvelle. »

Bien qu'il soit tentant de faire de Celse et de l'école sextienne la source directe de l'histoire de la médecine présentée par Sénèque, cette théorie de la complexification progressive de la médecine due à la transformation des mœurs n'est pas une pure création de la pensée moraliste romaine. Comme l'a récemment démontré I. Hadot⁵³, elle existe déjà chez Platon, puis chez les médio-platoniciens Plutarque et Maxime de Tyr. En effet, Platon affirme déjà que la variété (*ποικιλία*) de nourriture engendre la maladie, la simplicité (*ἀπλότης*) la santé :

Resp. III, 13, 404b-e : *Καὶ παρ' Ὀμήρου, ἣν δ' ἐγώ, τὰ γε τοιαῦτα μάθοι ἄν τις. Οἶσθα γὰρ ὅτι ἐπὶ στρατιᾶς ἐν ταῖς τῶν ἡρώων ἐστιᾶσιν οὔτε ἰχθῦσιν αὐτοὺς ἐστιᾶ, καὶ ταῦτα ἐπὶ θαλάττῃ ἐν Ἑλλησπόντῳ ὄντας, οὔτε ἐφθοῖς κρέασιν, ἀλλὰ μόνον ὀπτοῖς, ἃ δὴ μάλιστα ἂν εἶη στρατιώταις εὖπορα. [...] Οὐδὲ μὴν ἡδυσμάτων, ὡς ἐγὼμαι, Ὀμηρος πώποτε ἐμνήσθη· ἢ τοῦτο μὲν καὶ οἱ*

53 Hadot, 2007, p. 209-210.

ἄλλοι ἀσκηταὶ ἴσασι, ὅτι τῷ μέλλοντι σώματι εὖ ἕξειν ἀφεκτέον τῶν τοιοῦτων ἀπάντων ; [...] ἢ ποικιλία ἐνέτικεν [...] νόσον, ἢ δὲ ἀπλότης [...] ἐν σώμασιν ὑγίαιαν ;

« Homère, dis-je, suffirait à nous l'apprendre. Car tu sais que, quand il fait manger ses héros en campagne, il ne les nourrit ni de poisson, bien qu'ils soient au bord de la mer, sur l'Hellespont, ni de viandes bouillies, mais seulement de viandes rôties, qui sont justement les plus faciles à apprêter pour des soldats [...] Quant à des assaisonnements jamais non plus, je crois, Homère n'en a fait mention. Les autres athlètes eux-mêmes ne savent-ils pas que, pour se maintenir en forme, il faut s'abstenir de toutes ces superfluités? [...] la variété [...] engendre la maladie ; au contraire, la simplicité [...] rend le corps sain. » (trad. Chambry)

On trouve ici deux éléments développés par Celse : le fait qu'une nourriture trop complexe entraîne des maladies, et l'évocation de l'époque homérique comme exemple de simplicité garantissant la bonne santé. Plus loin, toujours dans le livre III, l'époque homérique est à nouveau citée à propos de la médecine exercée à Troie :

Resp. III, 15, 408a : ... οὐχ ὄρας ὡς καὶ ἐν Τροίᾳ ἀγαθοὶ πρὸς τὸν πόλεμον ἐφάνησαν, καὶ τῆ ἰατρικῆ, ὡς ἐγὼ λέγω, ἐχρῶντο ; ἢ οὐ μέμνησαι ὅτι καὶ τῷ Μενέλεω ἐκ τοῦ τραύματος οὐ ὁ Πάνδαρος ἔβαλεν :

αἴμ' ἐκμωζήσαντ' ἐπὶ τ' ἥπια φάρμακ' ἔπασσον,

ὅ τι δ' ἐχρῆν μετὰ τοῦτο ἢ πιεῖν ἢ φαγεῖν οὐδὲν μᾶλλον ἢ τῷ Εὐρυπύλῳ προσέτατον, ὡς ἱκανῶν ὄντων τῶν φαρμάκων ἰάσασθαι ἄνδρας πρὸ τῶν τραυμάτων ὑγιεινούς τε καὶ κοσμίους ἐν διαίτῃ...

« ... tu verras qu'en même temps qu'ils combattaient vaillamment devant Troie, ils exerçaient la médecine comme je le dis. Ne te souviens-tu pas que, lorsque Ménélas fut frappé d'une flèche par Pandaros,

“ils sucèrent le sang de la blessure, et versèrent dessus des drogues émollientes”,

sans lui prescrire, pas plus qu'à Eurypyle, ce qu'il fallait boire ou manger après, attendu que les drogues suffisaient à guérir des guerriers qui, avant d'être blessés, étaient sains et réglés dans leur régime... » (trad. Chambry)

Ici, l'antériorité de la pharmacutique sur la diététique est très clairement affirmée : cette médecine vulnérable se contente de l'usage des remèdes calmants, car les régimes sont à cette époque déjà réglés. La diététique est donc inutile, et n'est apparue que plus tard lorsque l'alimentation s'est complexifiée.

Cette idée se retrouve logiquement chez les médio-platoniciens comme Plutarque, qui oppose lui aussi *ποικιλία* et *ἀπλότης*, et fait de Socrate une illustration de la simplicité des Anciens, à l'instar des héros homériques chez Celse :

Symp. IV, 1, 1-2 : ... τῶν ποικίλων τὰ ἀπλὰ μᾶλλον εὐπεπτ' ἐστὶν [...] Ἐνταῦθα δὲ καὶ τοῦ Σωκράτους ἅμα μνημονευτέον, παρακελευομένου φυλάττεσθαι τῶν βρωμάτων οἷα τοὺς μὴ πεινώντας ἐσθίειν ἀναπειθεῖ, ὡς οὐδὲν ἄλλ' ἢ τὸ παντοδαπὸν καὶ ποικίλον εὐλαβεῖσθαι καὶ δεδιέναι τῶν σιτίων παρανοῦντος.

« ... les aliments simples sont plus faciles à digérer que les aliments trop variés [...] C'est l'occasion en même temps de se rappeler la recommandation de Socrate : s'abstenir, lorsqu'on n'a pas faim, des aliments qui poussent à manger, c'est-à-dire rien d'autre que se méfier et redouter la multiplicité et la diversité des aliments. »⁵⁴

54 Cf. de même *Préceptes de santé* 4, 123d-e.

Pour lui aussi, il existe des maladies nouvelles, ou maladies de civilisation, qui apparaissent du fait du changement des habitudes. Le lien est très clairement établi entre diversité des aliments, problèmes de digestion et apparition de nouvelles pathologies :

Symp. VIII, 9, 3 : Πολλὰ γὰρ τῶν ἀγεύστων καὶ ἀβρώτων πρότερον ἤδιστα νῦν γέγονεν [...] ἢ περὶ τὴν διαίταν μεταβολὴ τὰ μὲν νῦν γεννᾶν τὰ δ' ἀφανίζειν τῶν νοσημάτων οὐκ ἀδύνατός ἐστιν.

« En effet bien des aliments que l'on ne goûtait ni ne mangeait autrefois sont désormais très agréables [...] le changement de régime peut créer certaines maladies et en faire disparaître d'autres. »

Nous retrouvons les mêmes éléments chez Maxime de Tyr :

Diss. IV, 2 : Μηδὲν οὖν ἡγοῦ τοὺς υἱὰς τοὺς ἐμούς, τὸν Μαχάονα ἐκείνον καὶ τὸν Ποδαλείριον, ἡττόν τι εἶναι δεξιωτέρους ἴσθαι τῶν αὐθις ἐπιτιθεμένων τῇ τέχνῃ, καὶ τὰ σοφὰ ταῦτα καὶ παντοδαπὰ ἰάματα ἐξευρηκότων· ἀλλὰ τότε μὲν ἡ τέχνη σώμασιν ὁμιλοῦσα οὐ θρηπτικοῖς, οὐδὲ ποικίλοις, οὐδὲ ἐκλελυμένοις παντάπασιν, ῥαδίως αὐτὰ μετεχειρίζετο, καὶ ἦν αὐτῆς ἔργον τι ἀπλοῦν ἰοὺς τ' ἐκτάμνειν, ἐπὶ τ' ἦπια φάρμακα πάσσειν· τελευτῶσα δὲ νῦν, ὑπολισθαίνοντων αὐτῇ τῶν σωμάτων εἰς διαίταν ποικιλωτέραν καὶ κρᾶσιν πονηράν, ἐξεποικίλθη τὴν αὐτῇ καὶ μετέβαλλεν ἐκ τῆς πρόσθεν ἀπλότητος εἰς παντοδαπὸν σχῆμα. (éd Trapp)

« Ne pensez donc pas que mes successeurs [c'est Esculape qui parle], l'illustre Machaon et le célèbre Podalyre, fussent moins habiles dans l'art de guérir, que ceux qui se sont adonnés dans les temps modernes à la même profession, et qui ont introduit avec succès la variété des remèdes. Seulement, alors, la médecine, n'ayant affaire qu'à des corps, uniformément, identiquement constitués, et qui ne s'abandonnaient point à toute sorte de dissolution, leur administrait ses secours avec plus de facilité. Tout se bornait pour elle à une opération fort simple, à arracher le fer des blessures, et à appliquer les plus doux topiques. Mais aujourd'hui que les corps ont dégénéré, qu'on a mis beaucoup de variété dans la manière de vivre, et produit une mauvaise complexité dans les humeurs, la médecine a dû varier elle-même, et passer de son antique simplicité à la diversité des modifications qui en ont pris la place. » (trad. Combes-Dounous)

À nouveau, les deux idées, déjà observées chez Celse et Sénèque, sont développées : une complexification de la médecine due à l'abandon de la simplicité des Anciens (on retrouve encore l'opposition entre ποικιλία et ἀπλότης), et la mention de la médecine des Anciens, par l'intermédiaire de Machaon et Podalyre, médecins grecs officiant lors de la guerre de Troie, médecine vulnérable qui se contentait de la pharmaceutique, sans le besoin de recourir à la diététique.

Il est évident que Maxime, qui écrit en grec, n'a pas eu besoin de se fonder sur le texte latin de Celse, mais que tous les deux, Celse et Maxime, suivent la même interprétation d'origine platonicienne de l'évolution historique de la médecine. I. Hadot⁵⁵ souligne que si la doctrine éthique des Sextii est généralement considérée comme stoïcienne⁵⁶, c'est surtout parce que l'on suit l'interprétation de Sénèque qui fait de Quintus Sextius un stoïcien malgré lui⁵⁷. Selon elle, en réalité, l'école sextienne est d'obédience médio-platonicienne, ce qui expliquerait que l'on retrouve ensuite ces idées d'origine platonicienne chez Celse et chez

55 Hadot, 2007, p. 209-210. Voir Goulet, 2016, p. 254-257.

56 Voir Lana, 1953 ; 1992.

57 *Ep.* 64, 2 : *Lectus est deinde liber Quinti Sextii patris, magni, si quid mihi credis, uiri, et licet neget Stoici.* « On lut ensuite le livre de Quintus Sextius le père, grand homme, si je m'y connais, et stoïcien même s'il s'en défend. »

Sénèque. De même, si l'on considère souvent l'école sextienne comme la représentante d'une pensée purement romaine, c'est là aussi en suivant les dires de Sénèque qui souligne à plusieurs reprises le caractère romain de leur morale⁵⁸. En réalité, Sénèque assimile une pensée grecque qui correspond parfaitement au stoïcisme romain, à son idéal de simplicité et de respect du *mos maiorum*, sans en révéler l'origine grecque, dans une société où la Grèce demeure le symbole des excès de l'Orient.

Nous n'irons pas, comme le fait I. Hadot, jusqu'à affirmer que l'hypothèse d'une source celsienne de Sénèque est fautive⁵⁹, car il nous semble évident que Sénèque s'inspire bel et bien de Celse et des Sextii (c'est d'ailleurs bien Sextius que Sénèque cite dans la *Lettre 108* quand il évoque le caractère pathogène d'une nourriture trop élaborée). Toutefois, comme I. Hadot l'affirme, loin d'être purement romaines, ces idées sont en réalité d'origine platonicienne. Elles ont ensuite été reprises par les médio-platoniciens, puis plus largement par les penseurs du Haut Empire comme les Sextii, Celse et Sénèque.

Conclusion

Il existe donc bien une genèse de l'art médical chez Sénèque, mais celle-ci repose davantage sur des critères éthiques qu'historiques. Le philosophe construit en effet une séquence chronologique dans laquelle un schéma normatif vient se superposer à l'observation d'une médecine archaïque décrite dans les textes épiques. La complexification de la médecine primitive, telle qu'elle est évoquée dans les premiers temps de la littérature, n'est pas interprétée comme la conséquence du progrès de la science et de l'observation nosologique, mais comme celle d'une complexification des maladies, elle-même provoquée par une sophistication des modes de vie. Alors que, dans le *Corpus hippocratique*, l'apparition et le développement de la médecine sont perçus comme des marqueurs du progrès de l'humanité, chez Sénèque, ils sont le signe de son déclin, de sa dégradation éthique. Ainsi, la notion de civilisation, positive aux yeux d'un médecin grec, est connotée négativement chez les penseurs hellénistiques qui voient en elle un éloignement de la simplicité naturelle qu'une raison droite indique de suivre.

Cette vision pessimiste de l'évolution de l'humanité, qui fait de la maladie une juste punition de la débauche contemporaine, en transférant sur le plan moral des observations d'ordre médical, est commune aux platoniciens, aux médio-platoniciens et aux moralistes romains du début de l'Empire. Nous pourrions même aller plus loin en ajoutant que cette conception se retrouve dans notre médecine actuelle qui s'efforce de lier chaque pathologie (c'est le cas des cancers, de l'obésité, du diabète, de l'hypertension, des maladies cardiovasculaires...) à un mode de vie pathogène, minimisant par là-même le facteur génétique qui est pourtant dans bien des cas prépondérant. L'idée que « les Anciens vivaient mieux, dans une plus grande proximité avec la nature, et étaient donc moins malades » ressurgit fréquemment, encore de nos jours.

58 Voir *Ep.* 59, 7: *graecis uerbis, romanis moribus philosophantem*, Sénèque lit un livre de Sextius père qui « expose en langage grecque une morale de Romain »; *QNat.* VII, 32, 2: *Sextiorum noua et Romani roboris secta...* « La nouvelle école des Sextiens, à la vigueur toute romaine... »

59 C'est l'idée qui est également défendue par Deuse, 1993.

Si l'on examine les trois époques en question dans notre propos, celle du platonisme, celle des moralistes romains et celle que nous vivons actuellement, apparaît rapidement le fait qu'il s'agit de trois périodes perçues comme des périodes de déclin : le déclin de l'Athènes du ^v^e s., la crise morale suscitée par le règne des julio-claudiens, et la crise que nous connaissons depuis le début du ^{xxi}^e s.⁶⁰. Ces périodes de crise induisent un fort sentiment nostalgique à l'égard du passé, un dénigrement du présent, et la superposition des notions d'évolution et de déclin. Dans l'Antiquité comme aujourd'hui, construire une histoire de la médecine, c'est adopter une certaine vision de l'évolution de l'humanité, l'interpréter, entre l'idée de progrès présente dans le *Corpus hippocratique*, et celle de la dégradation morale de la société développée chez Sénèque.

Bibliographie

- ANDRÉ, J.-M., 2006, *La médecine à Rome*, Paris.
- ARMISEN-MARCHETTI, M., 1995, Pourquoi Sénèque n'a-t-il pas écrit l'histoire?, *REL*, 73, p. 151-167.
- BELLINCIONI, M., 1979, *Seneca*, Lettere a Lucilio, *Libro XV: le lettere 94 e 95*, Brescia.
- BOSCHERINI, S., 1998, Malattia e corruzione dei costumi, dans C. Deroux (éd.), *Maladie et Maladies dans les textes latins antiques et médiévaux*, Bruxelles, p. 5-13.
- BONNER, S. F., 1949, *Roman Declamation in the Late Republic and Early Empire*, Liverpool.
- CAPITANI, U., 1991, I sestri e la medicina, dans Ph. Mudry et J. Pigeaud (éd.), *Les écoles médicales à Rome*, Genève, p. 95-123.
- CHAMBERT, R., 2002, Voyage et santé dans les *Lettres* de Sénèque, *BAGB*, 61/4, p. 63-82.
- COURTÈS, J., 1958, Sénèque et la médecine stoïcienne, *REL*, 36, p. 45-46.
- COURTIL, J.-Chr., 2015, *Sapientia contemptrix doloris, le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*, Bruxelles.
- DEUSE, W., 1993, Celsus in *Prooemium* von *De medicina*: Römische Aneignung griechischer Wissenschaft, *ANRW*, II, 37.1, p. 819-841.
- DROSS, J., 2009, Du traité parénétiq ue à la consolation philosophique : l'usage de l'imaginaire médical chez Sénèque et dans le stoïcisme impérial, dans F. Toulze-Morisset (éd.), *Formes de l'écriture, figures de la pensée dans la culture gréco-romaine*, Lille, p. 329-342.
- DUMÉZIL, G., 1958, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles.
- ENGELS, D., 2013, *Le Déclin. La crise de l'Union européenne et la chute de la République romaine. Quelques analogies*, Paris.
- GENET, Y., 1974, *Allusions médicales dans l'œuvre de Sénèque*, Paris.
- GORDON, B. L., 1949, *Medicine throughout Antiquity*, Philadelphia.
- GOULET, R. (éd.), 2016, *Dictionnaire des philosophes antiques*, VI, Paris.
- GOUREVITCH, D., 1974, Le menu de l'homme libre. Recherches sur l'alimentation et la digestion dans les œuvres en prose de Sénèque le Philosophe, dans *Mélange de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à P. Boyancé*, Rome, p. 311-344.

60 Pour un parallèle tout à fait stimulant entre ces périodes perçues comme des phases de déclin, voir Engels, 2013.

- GRIFFIN, M. T., 1974, *Imago Vitae Suae*, dans C. D. Costa (éd.), *Seneca*, Londres-Boston, p. 1-38, repris dans J. G. Fitch (éd.), 2008, *Seneca*, New York.
- GRMEK, M., 1991, La dénomination latine des maladies considérées comme nouvelles par les auteurs antiques, dans G. Sabbah (éd.), *Le latin médical : la constitution d'un langage scientifique*, Saint-Étienne, p. 195-214.
- HADOT, I., 2007, Versuch einer doktrinalen Neueinordnung der Schule der Sextier, *RhM*, 150, p. 179-210
- JOUANNA-BOUCHET, J., 2016, *Scribonius Largus*, Compositions médicales, Paris.
- LANA, I., 1953, *Sextiorum noua et Romani roboris secta*, *RFIC*, 31, p. 1-26.
- LANA, I., 1955, *Lucio Anneo Seneca*, Turin.
- LANA, I., 1992, La scuola dei Sestii, dans P. Grimal (éd.), *La langue latine, langue de la philosophie*, Rome, p. 109-124.
- MAZZINI, I., 1997, *La medicina dei Greci e dei Romani, Letteratura, lingua, scienza*, Rome.
- MIGLIORINI, P., 1988, Osservazioni sulla lingua della medicina in Seneca, dans *Munus amicitiae, Scritti in memoria di Alessandro Ronconi II*, Florence, p. 22-56.
- MIGLIORINI, P., 1997, *Scienza e terminologia medica nella letteratura latina di età neroniana : Seneca, Lucano, Persio, Petronio*, Frankfurt-am-Main.
- MUDRY, Ph., 1982, *La préface du De medicina de Celse*, Rome.
- MUDRY, Ph., 1990, L'orientation doctrinale du *De medicina* de Celse, dans B. Maire (éd.), *Medicina, soror philosophiae : regards sur la littérature et les textes médicaux antiques*, Lausanne, p. 317-332.
- PIGEAUD, J., 1981, *La Maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris.
- PISI, G., 1983, Il medico amico in Seneca, *Publicaz. dell'Istituto di Ling. e Lett. Latin. di Parma*, 7, Rome.
- PISI, G., 1989, *La peste in Seneca tra scienza e letteratura*, Rome.
- SERBAT, G., 1995, *Celse, De la médecine, tome I (livre I et II)*, Paris.
- SETAIOLI, A., 1983, Seneca e il greco della medicina, *Vichiana*, 2, p. 293-303.
- STOK, F., 1985, Celso in Seneca ?, *Orpheus*, 6, p. 417-421.
- VIDAL-NAQUET, P., 1974, Le cru, l'enfant grec et le cuit, dans J. Le Goff et P. Nora (éd.), *Faire de l'histoire*, III, Paris, p. 137-168.
- ZARAGOZA RUBIRA, J. R., 1970, La relación médico-enfermo en la obra de Séneca, *Cuad. hist. med. esp.*, 9, p. 93-98.